

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 11 (1878)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

REVUE DE LA SOCIÉTÉ ALLEMANDE POUR L'EXPLORATION DE LA PALESTINE¹.

Dans un de nos précédents numéros², un de nos collaborateurs annonçait la fondation d'une Société allemande pour l'exploration de la Palestine. En attendant d'avoir réuni les fonds nécessaires pour commencer les expéditions scientifiques que fait espérer son titre, elle réalise maintenant déjà son but secondaire : la publication d'une revue trimestrielle (qui, cas échéant, pourra être semestrielle), tenant les lecteurs au courant de tous les travaux, de toutes les recherches qui rentrent dans le vaste et intéressant domaine des études palestiniennes. C'est le premier numéro de ce journal que nous avons sous les yeux. Nous pensons intéresser nos lecteurs en leur disant quelques mots de son contenu, ce qui aura l'avantage de faire connaître la Société et, espérons-le, de réveiller parmi nous l'intérêt en faveur d'une œuvre dont les sciences bibliques sont appelées à profiter largement.

Le nom de Société *allemande* n'est pas ici un signe d'exclusivisme et tous les hommes qui désirent concourir à la réussite de l'entreprise ne fût-ce que par une cotisation annuelle (12 fr. 50 au minimum, c'est-à-dire l'abonnement au journal) sont invités à entrer dans l'as-

* Zeitschrift des deutschen Palaestina-Verein. Herausgegeben von dem geschäftsführenden Ausschuss unter der verantwortlichen Redaction von Lic. Hermann Guthe. Band 1, Heft 1, mit 5 Tafeln. — Leipzig 1878. In Commission bei K. Baedeker. (Abonnement : 12 fr. 50 par an.)

* Juillet 1877, pag. 456, où l'on trouvera le résumé du programme de la Société et les conditions d'admission.

sociation. Il suffit pour cela de se faire inscrire auprès de l'un des membres du comité directeur, chargé aussi de la rédaction de la *Revue*. Il se compose de MM. H. Guthe, lic. en théol., à Leipzig, rédacteur responsable; Kautsch, professeur à Bâle; Dr Kersten, à Berlin; A. Socin, professeur à Tubingue, et C. Zimmermann, directeur du gymnase de Bâle. Nous lisons, du reste, dans le catalogue des membres, placé en tête de ce premier cahier, les noms connus de MM. les professeurs F. Godet, à Neuchâtel; H. Vuilleumier, à Lausanne et d'autres encore.

La *Revue* est introduite par un rapport de M. Kautsch, sur la formation de la Société et un alphabet arabe transcrit en lettres latines, destiné à faciliter aux lecteurs non versés dans l'art de lire la langue de Mahomet, l'intelligence et la prononciation des nombreux noms propres arabes qu'on sera amené à employer.

En fait d'articles de fond, nous avons en premier lieu deux *communications de Jérusalem*, dues à la plume de M. l'architecte Schick, familiarisé avec la ville sainte, dont il fait depuis de longues années son séjour habituel. Servi par son talent autant que par les travaux de sa profession qui l'amènent souvent à fouiller ce sol plein de souvenirs, il est mieux placé que tout autre pour étudier la topographie de l'antique cité de David. Ses recherches, à en juger par celles dont nous parlons, paraissent couronnées de succès. C'est ainsi qu'il a découvert quelques sépulcres dont l'âge est incertain, près de la montagne du Mauvais-Conseil et ailleurs, ce qui fait l'objet de sa première communication. La seconde, accompagnée comme la première des plans nécessaires à son intelligence, est d'une plus grande portée. Elle concerne les recherches de l'auteur sur les restes du troisième mur de Jérusalem, de ce mur construit au nord de la ville à l'époque d'Hérode-Agrippa, dont Josèphe nous dit que s'il eût été achevé, jamais les Romains n'auraient pu prendre la ville (39-44 post Ch.), et qui, avec le second, plus ancien et placé plus au sud, est devenu une pomme de discorde pour les archéologues. D'après les ruines découvertes par M. Schick, on est porté à croire que cette muraille suivait en général le tracé des remparts actuels, bien que sur quelques points, elle paraisse avoir passé plus au sud. Cette découverte donnerait donc raison à Sepp, Furrer, aux adversaires de Robinson, cet archéologue illustre qui plaçait cette troisième muraille entourant le Quartier-Neuf (Bezetha), beaucoup plus au nord sur une ligne dont l'extrémité orientale aboutit à peu près à l'endroit où la vallée du Cédron, qui monte jusque-là du sud au nord, tourne subitement dans la direc-

tion de l'occident. On en reviendrait donc aux indications données par Josèphe. En outre, M. Schick a retrouvé dans ce qui fut jadis le troisième mur les restes d'une tour hexagonale, qui serait peut-être celle de Psephinus, si longtemps cherchée en vain.

Si les observations de l'auteur sur les ruines des remparts d'Hérode-Agrippa sont exactes, comme nous avons tout lieu de l'espérer, les défenseurs de l'authenticité du saint sépulcre ont pour eux un argument de plus, ou si l'on aime mieux une objection de moins. On sait, en effet, que du tracé du troisième mur dépend celui du second. Si avec Robinson, Tobler et beaucoup d'autres savants, vous placez le rempart extérieur aussi au nord que possible, le second embrasse presque nécessairement dans son enceinte la colline de Golgotha et le jardin de Joseph d'Arimathée, peu distant du Calvaire. Dès lors les lieux où s'élève aujourd'hui l'église du Saint Sépulcre ne seraient pas ceux où Jésus mourut et où il fut enseveli, car nous savons par les évangiles qu'il subit le martyre *hors de la ville* (Jean XIX, 20; Hébr. XIII, 12), bien que dans son voisinage. Les découvertes de M. Schick seraient plutôt favorables à ceux qui font passer le second mur à l'orient du saint sépulcre, en le laissant en dehors des fortifications telles qu'elles existaient à l'époque de Jésus avant l'existence de la troisième enceinte. Les données ecclésiastiques qu'ont du reste toujours défendues les archéologues français comme de Vogüé, de Saulcy et M. F. Bovet dans son *Voyage en Palestine*, auraient ainsi quelques chances nouvelles d'échapper au reproche d'inauthenticité que depuis Robinson on leur a si souvent et si savamment adressé.

Enfin, dans le dernier article de ce premier cahier, M. A. Socin fait une revue rapide des récentes publications concernant les études palestiniennes. Il faudrait être autre chose qu'un simple profane en ces matières pour apprécier à sa juste valeur ce compte rendu bibliographique si remarquable et, nous le croyons, si complet. Articles des périodiques, brochures, gros volumes, rien n'est oublié. L'Angleterre, l'Amérique, l'Allemagne, la France qui occupe ici un rang des plus honorables avec les travaux des de Vogüé et des de Saulcy, ont apporté leur contingent de travaux et de recherches. On est étonné de voir la somme énorme de travail qu'exige ces études palestiniennes et nous ne pouvons douter que la Société allemande n'apporte encore un nouveau tribut et de nouvelles richesses à des recherches qui intéressent à un si haut point l'*histoire de nos origines chrétiennes*.

G. JOSS. — L'UNION DES ÉGLISES CHRÉTIENNES¹.

Dans l'automne de 1874, la Société de la Haye pour la défense de la religion chrétienne, mettait au concours le sujet suivant : « Sur quelles bases et avec quel succès a-t-on tenté jusqu'à aujourd'hui l'union des églises chrétiennes ? Que peut-on espérer pour l'avenir des essais qui poursuivront ce but ? »

L'ouvrage remarquable sur lequel nous attirons l'attention de nos lecteurs est la réponse couronnée à la question posée. Sans connaître les travaux qui, avec celui de M. Joss, ont essayé d'obtenir le prix, nous pouvons déclarer en toute conscience que celui du pasteur de Gessenay, maintenant à Herzogenbuchsee (Berne) et rédacteur actuel du *Volksblatt*², méritait certainement les honneurs d'une récompense.

Ecrit avec clarté et vivacité, original et actuel, ce livre est destiné, croyons-nous, à éclairer grand nombre d'esprits sur le grave problème ecclésiastique, qui, à cette heure, semble partout posé. Son principal intérêt, comme son plus grand mérite, se trouve dans la méthode strictement historique suivie par l'auteur. M. Joss ne spéculle pas ; il n'enfante pas une théorie de toute pièce à laquelle il compare les phénomènes de l'histoire. Il a soin d'éviter cette voie dangereuse et stérile qui séduit tant de bons esprits, pour se maintenir sur le terrain des faits constatés. Ceux-ci, bien étudiés dans leurs causes et leurs effets, permettent alors à l'auteur de tirer les conséquences pratiques, de dire des lois qui produisent les schismes ou les alliances et de jeter ainsi un coup d'œil sur l'avenir.

Après une courte introduction destinée à montrer les aspirations de l'Evangile à l'universalité et à l'unité opposées à l'état actuel de division et de fractionnement, le livre nous présente une étude des différents phénomènes historiques qui ont produit les séparations d'abord, les tentatives de réconciliation ensuite. En outre, dans chaque cas particulier, l'auteur fait ressortir le caractère spécifique de chaque nouveau groupe comparé au groupe ancien dont il s'est détaché. C'est ainsi que nous parcourons d'un pas rapide sans doute, mais très sûr, l'histoire ecclésiastique tout entière, depuis les schis-

¹ G. Joos. Die Vereinigung christlicher Kirchen, eine von der haager Gesellschaft zur Vertheidigung der christlichen Religion gekrönte Preis-schrift. — Leiden, E.-J. Brill, 1877. Grand in-8, viii et 194 pag.

² Volksblatt für die reformirte Kirche der Schweiz. — Bern, Stämpfli'sche Buchdruckerei. Erscheint jeden Samstag.

mes nestoriens et monophysites jusqu'au réveil dit d'Oxford et au vieux-catholicisme. Nous voyons passer successivement sous nos yeux après l'église des premiers siècles, l'église grecque et celle de Rome avec les tentatives catholiques et protestantes de rapprochement. Viennent ensuite les essais de réconciliation entre le pape et la réforme, entre autres les intéressants mouvements auxquels se rattachent les noms de Hugo Grotius, de George Calixte, de Bossuet et de Leibnitz.

Dans le sein même de la religion protestante, M. Joss raconte avec un soin tout particulier les tentatives officielles, telles que les colloques de Leipzig en 1631, ceux de Berlin en 1662 entre luthériens et réformés, enfin la formation de l'église de l'Union en Prusse en 1817. Il n'oublie pas les efforts individuels comme ceux de Spener et du piétisme, non plus que l'histoire des églises libres, des sectes et la formation de l'alliance évangélique.

Il est regrettable que cette partie tout historique ne se laisse pas facilement résumer ; mais les indications éparses que je viens de donner engageront nos lecteurs à recourir au livre lui-même. Ils y trouveront une abondance de renseignements fort bien groupés, une grande sûreté d'informations et un intérêt qui ne se laisse pas démentir un seul instant grâce à la manière attrayante avec laquelle l'auteur a su traiter son sujet.

Aussi n'est-il pas difficile de comprendre et d'apprécier la seconde partie de l'ouvrage qui sous le titre de *Vues d'avenir* (pag. 160-194), forment la conclusion du travail. Cette conclusion, bien amenée, découle des faits exposés et il y a une véritable jouissance à sentir combien l'étude exacte des phénomènes historiques donne des résultats certains logiquement déduits de l'expérience du passé. Il nous sera permis de nous arrêter quelque peu à ces vues d'avenir assez intéressantes en elles-mêmes pour légitimer une courte analyse.

Il ressort en premier lieu de l'étude des faits que les groupes nouveaux, formés en vertu de circonstances particulières, religieuses ou politiques, possèdent une vitalité remarquable. Même alors que les causes de schisme ont disparu, l'institution qu'elles ont créée subsiste quand même et il n'y a dans l'histoire aucun exemple positif de rapprochement ou de réconciliation allant jusqu'à la fusion. Les événements politiques eux-mêmes, les révolutions qui bouleversent un pays et en changent entièrement la face n'ont jamais été capables non plus de modifier les rapports des diverses confessions. Il suffit de citer comme exemple la Révolution française et son contre-coup dans toute

l'Europe. Tant de commotions violentes et de progrès n'ont pas réussi à modifier en un seul point les rapports des diverses églises. Bien plus, à mesure que le siècle avance, nous voyons surgir de nouvelles communautés et il semble que dans le cours de son développement le christianisme soit destiné à se morceler de plus en plus. Dans l'origine, le tronc primitif produisit trois rameaux de peu d'importance : les nestoriens, les jacobites et les maronites. Plus tard, on vit s'élever deux grandes branches, l'une tournée vers l'Orient, l'autre du côté de l'Occident et chacune d'elles ensuite se diversifia en plus d'un point, les rameaux devinrent toujours plus nombreux. La nature de l'église est pareille à celle de l'arbre, dont les branches augmentent avec les années. L'idéal de Cyprien est décidément anéanti.

Et pourtant, la conscience chrétienne depuis son origine jusqu'à ce jour appelle et désire l'église une et indivisible; elle réclame un seul troupeau sous la conduite d'un seul berger. Ce fractionnement graduel dont nous sommes les témoins ne serait-il pas le chemin providentiel qui doit conduire un jour à la véritable union des églises chrétiennes ?

M. Joss en est profondément convaincu et nous le suivons avec sympathie dans cette voie. Il a abandonné pour le temps présent les théories d'un Cyprien, les rêves irréalisables d'une unité extérieure absolue; car l'histoire lui a appris à considérer les divergences confessionnelles comme légitimes dans une certaine mesure. En effet, dans la plupart des cas, les schismes ont à leur base des motifs religieux. Un ensemble d'individus n'est pas suffisamment nourri par l'église qui les comprend dans son sein; ses aspirations, ses besoins ne sont pas satisfaits et il se sépare pour vivre de sa vie propre. Mais ordinairement aussi, lorsqu'il s'agit non pas d'une secte ou d'une association temporaire ne reposant que sur des futilités ou des subtilités dogmatiques, les séparations ont aussi des motifs que j'appellerai nationaux. C'est la vie religieuse telle que la réclame tel peuple d'après ses aptitudes et ses circonstances particulières qui ne trouve plus sa satisfaction dans le grand fleuve et qui choisit son lit particulier. Rappelons ici l'église arménienne, celle de Syrie, d'Egypte, l'église grecque, les églises luthériennes en Allemagne, réformées dans la Suisse allemande.

Nous savons gré à M. Joss d'avoir relevé ce facteur de la nationalité, trop souvent méconnu. Les nationalités, en effet, ne sont pas des créations du hasard, un esprit superficiel et léger ose seul le prétendre. Il y a entre elles des différences profondes de besoins, de ta-

lents, d'aspirations. Leur situation géographique et historique, le climat du pays, son caractère topographique, les travaux qu'il appelle, l'industrie ou l'agriculture qu'il nécessite, tous ces éléments et d'autres encore forment un peuple, lui donnent sa physionomie et déterminent sa mission, voulue de Dieu, au sein de l'humanité.

Dès longtemps on a remarqué ce phénomène, même avec les graves exagérations « du désert monothéiste ; » pour les religions païennes. Mais l'a-t-on suffisamment relevé pour le christianisme ? M. Joss fait à ce sujet des observations très justes, dont nous regrettons seulement la brièveté. Sans doute l'Evangile convient à toutes les nations ; la croix est salutaire dans les glaces du pôle comme sous le soleil des tropiques. Mais il n'en reste pas moins vrai que chaque nation moule cet Evangile à sa manière, d'après son caractère et ses besoins, lui donne, en un mot, des formes nationales. La catholicisme qui prétend, avec raison en un sens, à l'universalité et à l'uniformité, a eu une église *gallicane* ; les schismes entre l'Orient et l'Occident ne sont pas dûs seulement à des questions dogmatiques, mais beaucoup aussi à des causes ethnologiques. Le cachet german est gravé dans l'œuvre de Luther, et Calvin porte dans son génie les traits de sa race.

Aussi l'auteur conclut-il au droit à l'existence des divergences confessionnelles et s'appuyant sur les faits, il croit pour l'avenir à la formation toujours plus accentuée des *églises nationales*, dans lesquelles il est tenu compte à la fois de l'élément religieux et du facteur ethnologique qui donne dans chaque cas à l'Evangile ses formes et ses institutions appropriées. Remarquons en passant qu'il emploie le terme de *national*, dans le sens vrai et correct du mot ; il n'entend pas par *églises nationales* des églises nécessairement unies à l'état, mais des sociétés religieuses qui sont capables d'embrasser dans leur sein tous les éléments religieux du peuple au milieu desquelles elles se développent.

Toutefois, l'auteur a soin de ne pas méconnaître les objections qu'on peut lui présenter au nom du syllabus, au nom aussi de l'étroitesse dogmatique. Il les examine et les réfute, victorieusement selon nous, l'un après l'autre. Peut-être ici aurions-nous une observation à faire. M. Joos semble parfois oublier les droits de l'individualisme au profit de ceux du collectivisme. Il eût fallu montrer clairement comme l'église, tel qu'il l'entend, répond aux besoins si divers des individus, comment elle ne méprise personne, comment elle est capable de réunir en elle les opinions les plus diverses pourvu qu'elles soient chrétiennes. La chose, à vrai dire, est aisée, et ici et là le livre du

pasteur d'Herzogenbuchsee nous fait entrevoir la réponse; mais le sujet est assez délicat et assez controversé pour mériter une mention particulière.

Quoi qu'il en soit, tout en maintenant la séparation des églises en églises nationales, l'auteur a aussi indiqué dans le beau chapitre qui termine son livre les fondements de la vraie unité. Maintenant avec énergie la différence essentielle qui existe entre l'église et le royaume des cieux, dont la première n'est que la forme imparfaite et variable, il repousse l'unité qui se fonde sur les confessions de foi et l'autorité dogmatique, ce qui, du reste, revient sensiblement au même; il la cherche dans la vie religieuse elle-même, dans la *piété* unie à la *science libre*. Ce sont là les deux grands facteurs qui forment la vraie église catholique, qui seuls sont capables d'unir dans un même sentiment d'amour tous les enfants de Dieu sur la terre, malgré les différences de race, de langage, de mœurs, d'opinions.

Cette idée, elle n'appartient pas à M. Joss seul, qui l'a si bien mise en lumière; elle se fait jour de plus en plus parmi les esprits sérieux qui ont reconnu par l'histoire les vanités de l'unité dogmatique. Je dirai plus encore: cette idée, les siècles et l'étroitesse des hommes ont pu l'ensevelir et la fouler aux pieds; mais ce fut celle de celui qui parlait jadis du jour où il n'y aurait plus qu'un seul berger et un seul troupeau.

P. C.
